

Études littéraires africaines

DELAVIGNETTE (ROBERT), *LES PAYSANS NOIRS*. ÉDITION ÉTABLIE ET PRÉSENTÉE PAR JÁNOS RIESZ. PUBLICATIONS DE L'UNIVERSITÉ DE SAINT-ÉTIENNE, COLL. LONGS-COURRIERS, 2011, 213 P. ISBN 978-2-86272-573-4



Pierre Halen

Numéro 31, 2011

Nairobi. Urbanités contemporaines

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1018756ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1018756ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Halen, P. (2011). Compte rendu de [DELAVIGNETTE (ROBERT), *LES PAYSANS NOIRS*. ÉDITION ÉTABLIE ET PRÉSENTÉE PAR JÁNOS RIESZ. PUBLICATIONS DE L'UNIVERSITÉ DE SAINT-ÉTIENNE, COLL. LONGS-COURRIERS, 2011, 213 P. ISBN 978-2-86272-573-4]. *Études littéraires africaines*, (31), 95–96. <https://doi.org/10.7202/1018756ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

culturel des textes et des situations et à ce resserrement thématique, on comprend mieux le pluriel inscrit comme une puissance mathématique dans le mot « Suds » du titre alors que les périphéries ont perdu leurs centres.

■ Dominique RANAIVOSON

DELAVIGNETTE (ROBERT), *LES PAYSANS NOIRS*. ÉDITION ÉTABLIE ET PRÉSENTÉE PAR JÁNOS RIESZ. PUBLICATIONS DE L'UNIVERSITÉ DE SAINT-ÉTIENNE, COLL. LONGS-COURRIERS, 2011, 213 P. ISBN 978-2-86272-573-4.

Cette réédition d'un ouvrage colonial, – la seconde dans la jeune collection « Longs courriers » qui vient ainsi faire concurrence à la collection « Autrement mêmes » de L'Harmattan –, concerne un livre majeur : *Les Paysans noirs* de Robert Delavignette, dont la première édition remonte à 1931, et la seconde, revue et complétée, à 1946 (nouveau tirage en 1947). Ce sont deux millésimes fondamentaux puisque 1931 est l'année de l'Exposition coloniale à Vincennes, tandis que 1946 marque le début de l'Union française, abolissant notamment le Code de l'Indigénat et marquant le début des spéculations concernant l'Eurafrique dans un contexte où des solutions nouvelles devaient être imaginées. Dans son commentaire, János Riesz rappelle qu'effectivement, la fiction, cela sert aussi de laboratoire. Il souligne à cet égard l'autorité de l'écrivain, homme de terrain devenu l'une des têtes pensantes de la colonisation française, notamment comme enseignant à l'ENFOM, et comme essayiste (*Service africain*, 1946, est l'édition complète des *Vrais Chefs de l'Empire*, paru en 1939).

Les Paysans noirs est le seul roman de Delavignette, et on peut le regretter car ce livre témoigne d'un vrai talent littéraire : la technique de l'énonciation et du point de vue, le jeu avec les voix, de même que l'art de la suggestion et celui de circuler entre avant-plan et arrière-plan sont parfaitement maîtrisés. La phrase elle-même, souvent abrupte et dense, mériterait une étude stylistique ; celle-ci montrerait que Delavignette, bien qu'éloigné de la scène parisienne durant les années 1920, a bien saisi ce qui se cherchait alors dans une certaine prose française novatrice, chez des auteurs comme Ramuz, Baillon et bien d'autres. Du point de vue de l'histoire littéraire coloniale, et en particulier quant à ces « identités » qu'on a tout intérêt à distinguer dans le corpus, Delavignette s'inscrit de toute évidence dans la famille des auteurs d'identité essentiellement métropolitaine, concevant leur action en Afrique dans le cadre limité et provisoire d'un « service » qui est l'ancêtre direct de la « coopération au développement ». Comme un Pierre Ryckmans pour l'Afrique centrale, lui aussi auteur d'un seul ouvrage de fiction qui vient de reparaître (*Barabara*, 2010), il dédie son propos à son épouse ; celle-ci, qui reste en dehors de l'action mais non de l'énonciation, est priée de pardonner à l'auteur le temps qu'il passe avec l'Afrique, et d'attendre le retour du chevalier, celui-ci étant moins le défenseur d'un empire qu'un errant occupé de

quelque orphelin. On ajoutera que le choix du *Paysan noir* comme objet révèle une sensibilité à la fois moderniste et progressiste, mais bien sûr non révolutionnaire, qu'il faudra un jour resituer avec précision dans l'éventail des idéologies de l'entre-deux-guerres.

J. Riesz centre son commentaire sur l'aspect politique et idéologique colonial. Il met bien en évidence à quelle famille d'administrateurs « africanistes » appartient Delavignette et se demande en particulier si la sorte de prophétie énoncée par l'auteur en 1946, selon laquelle des auteurs africains viendraient prendre en quelque sorte son relais, s'est réalisée ou non. La réponse est de toute évidence positive, et les deux œuvres africaines qu'évoque à cet égard J. Riesz : *Ô pays mon beau peuple* d'Ousmane Sembène (1957) et *Jusqu'au seuil de l'irréel* d'Amadou Koné (1976) montrent qu'il y a bien continuité, comme c'est d'ailleurs assez logique, du moment que le genre littéraire, la langue, le référent socio-historique et même, jusqu'à un certain point, l'orientation idéologique, sont communes. J. Riesz insiste ensuite davantage sur la différence, et même la rupture, entre l'écriture coloniale et l'écriture africaine, qui ne sont pas moins réelles : « Nous sommes [dans ces deux romans] à l'opposé de l'action du roman de Delavignette : c'est de la société elle-même que viennent l'initiative de la modernisation du travail des paysans et le désir de concilier l'héritage africain avec les innovations venues d'ailleurs » (p. 208). Le critère décisif est donc bien l'indépendance de l'État-nation qui héritera ensuite d'un morceau de l'ex-Union française mais pourra se revendiquer d'une autochtonie. Delavignette, dans sa préface de 1946, représentait déjà les « Noirs » comme « possesseurs légitimes de leur sol » (p. 11) ; mais, en publiant une « édition nouvelle » de son roman de 1931, il met néanmoins encore en exergue cette sorte de chevalier servant qu'a été pour lui l'administrateur territorial. C'est parce qu'il mise à ce moment sur une formule d'association : il voit en effet les Noirs comme « capables de fonder avec d'autres hommes et notamment avec nous, Français d'Europe, une communauté nationale » (*id.*). Ce qui, pendant une dizaine, peut-être une douzaine d'années, va rester un possible de l'Histoire, ne se réalisera pas en Afrique, et un tel roman, déjà en grande partie désuet en 1946, fait désormais partie, de ce point de vue au moins, du musée des « inventions » du continent. Sa réédition est à cet égard entièrement justifiée, et sa lecture vaut le détour.

■ Pierre HALEN

EUZENOT-LE MOIGNE (SONIA), *SONY LABOU TANSI. LA SUBJECTIVATION DU LECTEUR DANS L'ŒUVRE ROMANESQUE*. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. APPROCHES LITTÉRAIRES, 2010, 391 P. – ISBN 978-2-296-12061-7.

Cet ouvrage, qui reprend la thèse de doctorat soutenue par l'auteur en 2007, se propose de nous montrer en trois parties que la lecture de l'œuvre romanesque de l'écrivain congolais Sony Labou Tansi, composée